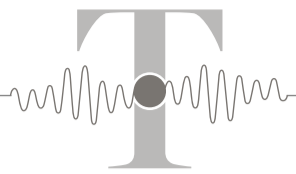


2 Hyperlien



LES REPORTAGES MARQUENT LE PAS

LA PRODUCTION DU «TEMPS» SE TROUVE CHAMBOULÉE PAR LA CRISE. CONFINÉS, LES JOURNALISTES NE SORTENT SUR LE TERRAIN QU'À DE RARES EXCEPTIONS. LORSQUE LE SUJET APORTE «UNE FORTE PLUS-VALUE SANS RISQUE EXCESSIF»

Le nouveau coronavirus représente une menace palpable que les journaux doivent pour autant disséquer et raconter aux lecteurs. D'abord, il y a les statistiques. Chaque jour, l'évolution de la crise se présente sous la forme de courbes ascendantes. Une réalité mathématique implacable présentée sur notre site. Ensuite, il y a la parole des scientifiques et le discours des autorités pour faire comprendre les enjeux et inciter la population à rester à la maison. Autant d'interventions à contextualiser et analyser.

Une autre dimension du journalisme tente de garder une place majeure: le reportage. Ce travail au ras du terrain permet de mettre des mots et des émotions sur une crise sanitaire aux conséquences dramatiques. Montrer la crise telle qu'elle est, au-delà des communiqués de presse, s'avère crucial pour freiner la propagation de fausses nouvelles sur la situation.

PRINCIPE DE PRÉCAUTION

Cette mission se révèle particulièrement délicate. Sortir pour converser avec des témoins de la crise revient à déroger aux règles du confinement alors que la rédaction du *Temps* entame sa quatrième semaine de travail à distance. Ce journal fait maison a suscité quelques questions et frustrations. Comment rendre compte de la réalité depuis le confort de son

salon? N'envoie-t-on pas des journalistes couvrir des conflits armés? Après discussion, la rédaction en chef a rapidement communiqué des règles pour les reportages, toutes régies par un principe commun: la prudence. «La situation risque de durer et à la nécessité de fournir des infos de qualité – textes, photos, vidéos et peut-être podcasts – s'ajoute celle de nous assurer que toute l'équipe reste en bonne santé, ainsi que nos familles», prévient le courriel daté du 19 mars.

Chaque proposition doit obtenir l'aval du ou de la cheffe info, responsable hebdomadaire de l'édition. Pour être validé, le sujet doit apporter «une forte plus-value sans risque excessif». Les règles d'hygiène et de distanciation sociale doivent s'appliquer. «Il existe un risque pour la santé des proches du journaliste mais aussi pour celle de nos interlocuteurs. Les journalistes peuvent être la source du danger et devenir de super-propagateurs», souligne Gaël Hurlimann, rédacteur en chef du numérique. Le principe de précaution est d'autant plus grand que l'entreprise ne peut fournir de protections, comme des gants ou des masques, en raison de la pénurie.

Notre journaliste Chams Iaz a justement consacré un article aux passants couverts d'un masque, toujours plus nombreux. Mais où trouvent-ils cet accessoire? Pour répondre à cette question, elle s'est baladée dans les rues et commerces de Lausanne. «Je

me suis portée volontaire. J'ai rencontré des gens qui étaient réticents à l'idée de me parler, qui se demandaient pourquoi je les alpaguais», raconte-t-elle.

N'envoie-t-on pas des journalistes couvrir des conflits armés?

Cette petite exploration lui a permis de découvrir des histoires insoupçonnées derrière les masques. Comme ce monsieur qui en possédait à la suite d'une opération de la gorge. «Il est important de donner la parole aux gens concernés, aux plus fragiles. Certains avaient besoin de parler, de partager les aléas de leur quotidien.» S'est-elle sentie à l'aise à l'extérieur, au contact d'inconnus? «Je n'ai pas eu la sensation de me mettre en danger et faisais en sorte de respecter les distances de sécurité», précise-t-elle.

SYMBOLE ICONOGRAPHIQUE

Dans ce contexte inédit, les contenus journalistiques se fabriquent avec une dose d'imprévu et d'obstacles. «On doit assumer le fait de vivre une crise, de réaliser notre travail dans des circonstances spéciales, avance Gaël

Hurlimann. Dans vingt ans, en regardant une photographie publiée dans *Le Temps*, on devra pouvoir se dire: «C'était ce fameux confinement.» Il prend l'exemple du quotidien *Libération* qui a exceptionnellement publié une capture d'écran de Skype pour illustrer un portrait du journaliste Arnaud Miguet, correspondant en Chine pour France Télévisions. Le journal doit refléter la dimension historique de l'actualité qui se déroule sous nos yeux. «Beaucoup de photographes documentent la période que l'on vit, confirme l'iconographe Anne Wyrsh. Les indépendants peuvent honorer les commandes, puisqu'ils privilégient les prises de vues en extérieur, en observant toutes les précautions de rigueur.»

Leur travail est complexe en raison des restrictions d'accès aux points névralgiques de la crise, comme les hôpitaux, ou l'arrêt de l'activité qui amoindrit la matière photographique. Qui photographier quand la population reste cloîtrée chez elle? Les agences de presse alimentent les rédactions en images de toutes sortes. Des contenus indispensables pour raconter l'évolution de l'épidémie en Suisse comme à l'étranger. «Le masque est devenu un emblème international, souligne Anne Wyrsh. C'est un symbole iconographique qui marquera l'époque.»

FLORIAN DELAFOI

✉ @floriandel

Une idée, une remarque ou une critique? hyperlien@letemps.ch

CONFÉRENCE DE CONCILIATION

Le revenu de base s'universalise

Un homme affalé sur le canapé, dont le marcel peine à contenir la panse démesurée. Devant lui, les canettes de bière alignées à côté d'une pizza froide. Sur sa tête, une couronne. Cette image vous revient-elle à l'esprit? Elle représentait le parfait profite-repoussoir sur les affiches raillant le revenu de base inconditionnel...

Fraichement élue à Berne, je défendais cette idée renversante la fleur au fusil, et le confinement d'aujourd'hui me rappelle ma solitude d'alors. En face s'alternaient dédain et leçons d'économie. Se replonger dans cette tribulation démocratique permet de réaliser l'ampleur du bouleversement actuel. Et malheureusement du drame social qui est en train de se jouer.

Aux États-Unis, on emploie la métaphore pour distribuer à la population, en principe rapidement et sans tracasserie, une somme d'argent «hélicoptère». En Espagne, le ministre de l'Économie évoque les contours d'un revenu de base durable. En France, des élus se joignent pour revendiquer la mesure. Même scénario en Grande-Bretagne et en Allemagne.

Devant la précarité de quantité d'emplois non salariés, un soutien direct s'impose sur fond de chômage mondial en hausse vertigineuse. Certes, on parle pour le moment

d'une mesure transitoire. Si elle se pérennisait, il faudrait encore se mettre d'accord sur le contenu: le montant et le modèle d'imposition qui l'accompagne. Mais de loufoque lorsqu'un Benoît Hamon la défendait dans le cadre de la dernière présidentielle française, l'idée devient presque *mainstream*. Avec l'intention de regagner la confiance, peut-être aussi de stimuler l'esprit d'entreprise et d'encourager les initiatives locales qui relanceraient une économie revisitée.

Cette mesure pourrait être une clé face au dilemme qui se présente: garantir des conditions sociales universellement dignes, tout en évitant de donner un coup de cravache à un modèle de production à crédit des générations futures. Et, alors que le *care* n'a jamais été autant applaudi, elle revaloriserait les centaines de milliers d'heures non rémunérées que les femmes consacrent à s'occuper des autres. Selon l'Office fédéral de la statistique, l'activité non monétaire dans le secteur domestique représente quelque 300 milliards de francs. Voilà l'utopie qui me reprend. Et l'espoir d'un nouveau débat, sérieux et créatif.

de production à crédit des générations futures. Et, alors que le *care* n'a jamais été autant applaudi, elle revaloriserait les centaines de milliers d'heures non rémunérées que les femmes consacrent à s'occuper des autres. Selon l'Office fédéral de la statistique, l'activité non monétaire dans le secteur domestique représente quelque 300 milliards de francs. Voilà l'utopie qui me reprend. Et l'espoir d'un nouveau débat, sérieux et créatif.

LISA MAZZONE
CONSEILLÈRE AUX ÉTATS
(VERTS/GE)



LA CITATION

«Chantez, dansez, lisez, mangez»

Sur la page Facebook du journal, un lecteur livre des conseils simples pour garder le moral pendant le confinement. Il réagit à notre article sur les manières de préserver sa santé mentale en ces temps difficiles.

À NOS LECTEURS

Hyperlien est un projet participatif qui veut développer l'interactivité entre vous et nous. Vous nous interrogez souvent sur l'exercice du métier de journaliste: dans cette page, nous revenons régulièrement sur les conditions de réalisation de certains de nos reportages, pour plus de transparence. Seront aussi annoncés et relatés ici les événements organisés dans le cadre de la rédaction – rencontres avec des artistes, ou encore visites d'entreprises. Nous accueillons volontiers vos opinions, vos critiques, vos propositions de sujets aussi. Écrivez-nous! LT

HYPERLIEN@LETEMPS.CH

COURRIER

SORTIE DE CRISE... MAIS PAR QUELLE PORTE?

JEAN-CLAUDE KELLER, ÉPALINGES (VD)

La période de confinement, indispensable à la maîtrise de la pandémie actuelle, grippe les flux mondiaux ininterrompus de matières et de personnes. Nous nous apercevons que notre système économique n'affiche qu'une résilience minime face à cette crise sanitaire mondiale. Et donc, lors de la sortie du confinement, nous devons nous interroger sur les modifications à apporter au système actuel pour augmenter notre résilience à gérer les biens communs dans les crises. Il faut être réaliste, le système actuel n'est pas fait pour résister aux futures conséquences des dérèglements climatiques, ou pour gérer convenablement la gestion des ressources naturelles.

Le philosophe Sénèque disait qu'«il n'est pas de vent favorable pour celui qui ne sait où il va». Où voulons-nous aller en tant que communauté humaine? Notre système d'échanges mondialisés devrait avoir pour contrepartie une Déclaration universelle des responsabilités humaines. Il s'agit de développer notre capacité à gérer des biens communs mondiaux et à reconnaître que le capital humain et le capital naturel doivent être maintenus au même titre que le capital financier.

Les écosystèmes naturels ne peuvent être livrés à une exploitation marchande sans d'immenses risques. Il serait donc normal que les grandes entreprises multinationales deviennent des sujets de droit international. Les individus auront aussi un rôle à jouer par leur consommation en favorisant une économie de fonctionnalité, des circuits courts, etc.

Tout cela est-il utopique? Non, si l'on en croit Pierre Calame dans son «Petit traité d'économie» (de «oïkos»: maison et de «nomos»: loi). Au présent, chacun peut constater l'inadaptation du système à affronter une crise. Quant au futur, l'utopie, au sens où elle décrit où l'on veut et doit aller, a sa place!

MONNAIE FONDANTE

JUREK ESTREICHER, CONFIGNON (GE)

Sylvie Morvan, de l'Université de Genève, et Jean-Michel Servet, de l'Institut de hautes études internationales et du développement, joignent leurs efforts pour proposer, en cette période de crise, d'adopter une «politique monétaire au bénéfice de tous», intention qui ne saurait que susciter l'unanimité (LT du 24.03.2020).

Mais pratiquement, en quoi consisterait cette politique? Leurs auteurs tombent hélas d'emblée dans un jargon sibyllin: il faut «sortir de l'inéluçable récession par une injection de capacités supplémentaires pour le secteur financier» (?), ce, grâce à un «quantitative easing» (une «facilitation quantitative», semblerait-il, en français).

Quittant subitement ce discours éthéré, madame Morvan et monsieur Servet en viennent tout à coup à préconiser un «revenu distribué de façon inconditionnelle» à «l'ensemble de la population». Une idée a priori raisonnable.

Mais vos correspondants l'assortissent de complications qui ne peuvent que la rendre inopérante ou biaisée, voire injuste: «[La] distribution devrait se faire au rythme de la reprise des capacités de production et d'échange» (?); «[le revenu en question] ne devrait pas être distribué sur des comptes [bancaires]», mais sur «une carte personnelle de paiement» qui aurait la vertu de «cibler les dépenses en ne permettant que celles jugées utiles par une commission»; pour éviter «qu'une partie des populations [pourquoi ce pluriel?] ne préfère thésauriser cette capacité de dépense», il faudrait «que cette monnaie soit fondante: tous les mois, de façon automatique, sa valeur décroîtrait». C'est le rêve absolu pour un économiste technocrate: pouvoir manipuler l'argent jusqu'à l'intérieur du porte-monnaie de ceux qui le détiennent!

Vos commentaires sont les bienvenus!
Vos lettres ne doivent pas excéder
1500 signes [espaces compris].

LECTEURS@LETEMPS.CH